AMOISE

LES DéVOTES EPISTRES DE KATHERINE
D'AMBOISE.



LES

DEVOTES EPISTRES

DE

KATHERINE D'AMBOISE

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

M. L'ABBÉ J.-J. BOURASSÉ
CHANOINE DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE TOURS



TOURS
IMPRIMERIE Ad MAME ET Cie

M DCCC LXI



[illegible]

-mo

PUBLICATION

DE LA

SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DE TOURAINE

LES

DEVOTES EPISTRES

DE

KATHERINE D'AMBOISE

*TIRÉ A **180** EXEMPLAIRES:*

70 *sur papier chamois;*
110 *sur papier vergé.*

LES

DEVOTES EPISTRES

DE

KATHERINE D'AMBOISE

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

par

M. L'ABBÉ J.-J. BOURASSÉ

CHANOINE DE L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE TOURS



TOURS

IMPRIMERIE A^D MAME ET CIE

M D CCC LXI

PRÉFACE

A la renaissance des lettres en France, la poësie fit les délices d'une foule d'esprits distingués. Chacun s'empressoit de lire les vers qu'un mérite véritable ou le caprice de la mode signaloit à l'attention générale. Rarement on vit un enthousiasme plus sincère pour les productions de la littérature.

Personne n'ignore l'influence que Marguerite de Valois exerça sous le règne de François Ier,

son frère. Cette princesse cultivoit les lettres, et faisoit profession de protéger les savants. Elle se montra favorable aux nouveautés religieuses, et accueillit avec une sorte d'affectation les théologiens protestants. Elle écrivoit en prose et en vers avec une égale facilité; mais ses compositions sont empreintes d'une légèreté qui dégénère trop souvent en licence. Catherine d'Amboise, qui vécut longtemps à la cour de François Ier, fut séduite, comme la dixième Muse, *par l'attrait de la poësie; mais, loin de suivre l'exemple de la* Marguerite des

Marguerites, *elle consacra son talent poëtique à exprimer ses sentiments religieux. Les dévotes épitres qu'elle adresse au Christ et à la Vierge ne sont pas dépourvues de charme. On y trouve des traits remplis d'une grâce naïve, des vers heureusement tournés, de fraîches images. C'est l'œuvre d'une imagination riante, qui eut l'avantage de s'épanouir, dès ses plus tendres années, sur les rives verdoyantes de la Loire, à Chaumont et à Tours.*

Catherine eut pour père Charles d'Amboise, premier du nom, seigneur de Chaumont, qui obtint les

*bonnes grâces de Louis XI, et devint gouverneur de l'Ile-de-France, de Champagne et de Bourgogne. Le roi le nomma chevalier de son ordre de Saint-Michel, et lui donna le comté de Brienne. Philippe de Comines dit qu'*il estoit très-vaillant homme, sage et diligent. *Il mourut à Tours le* 11 *février* 1481, *et fut enterré dans l'église des Cordeliers d'Amboise.*

Catherine d'Amboise étoit aussi remarquable par sa beauté que par l'agrément de ses manières et de son esprit. Elle fut mariée trois fois. Elle épousa d'abord Chris-

tophe de Tournon, seigneur de Beauchastel, échanson du roi Charles VIII. Cette union fut de courte durée. Vers la fin de l'année 1501, *elle contracta mariage avec Philibert de Beaujeu, seigneur d'Amplepuis, de Linières et autres lieux, chambellan du roi François Ier. Le contrat de mariage, dont l'abbé de Marolles nous a conservé l'analyse manuscrite* [1],

[1] Les Hist. des anciens comtes d'Anjou et de la construction d'Amboise. Paris, 1681, in-4°. *Ce précieux volume enrichi de nombreuses notes, corrections, additions de la main de l'abbé de Villeloin, se trouve à la Bibliothèque municipale de Tours, fonds A. Salmon, n°* 54.

fut dressé et signé le 10 *novembre* 1501. *Étoient présents, outre les deux époux, Jacques de Beaujeu, baron et seigneur de Linières, père de Philibert; messire Louis d'Amboise, évêque d'Autun, depuis évêque d'Alby, et créé cardinal en* 1506, *par le pape Jules II; et Jacques d'Amboise, abbé de Cluny. Les deux derniers étoient procureurs spéciaux de Charles d'Amboise, deuxième du nom, et de Guy d'Amboise, frères de Catherine. Ce Charles d'Amboise monta rapidement aux plus grands honneurs; il fut successivement grand maître, maréchal et amiral de*

France. La mort le surprit en Lombardie, à l'âge de trente-huit ans. Son corps fut transporté à Amboise, et enseveli dans l'église des Cordeliers. Il mérita ce bel éloge : « Mort le preint un peu bien tost, car il fut homme de bien toute sa vie. »

Le contrat de mariage reconnoît que la dot de Catherine est de dix mille écus d'or, valant dix-sept mille cinq cents livres, outre le chastel seigneurie de la Sellette, en Berri. Les robes et habillements sont estimés plus de cinquante écus d'or.

A la suite du contrat se trouve

l'acte d'émancipation de Philibert de Beaujeu, suivant les formalités accoutumées.

Avant de procéder aux cérémonies nuptiales, on publia la dispense de parenté du troisième degré entre les deux jeunes époux: Catherine d'Amboise, en effet, par sa mère Catherine de Chauvigny, étoit petite-fille de Catherine de Beaujeu. La dispense fut accordée par le cardinal Georges d'Amboise, premier du nom, archevêque de Rouen, à Lyon le 6 *des Ides de novembre* 1501.

Philibert de Beaujeu reçut en dot la seigneurie de Linières en

Berri. Le château, déjà ancien, avoit été rebâti par Jérôme de Nouveau. L'église Notre-Dame étoit collégiale. C'étoit un domaine considérable, auquel la féodalité avoit attaché de nombreux priviléges. Les seigneurs de Linières portoient le titre de sires, de princes, et de barons de Linières.

Devenue femme de Philibert de Beaujeu, Catherine d'Amboise eut une prédilection marquée pour le château de Linières. Dans cette tranquille résidence, elle se livroit en liberté à ses dévotions, et cultivoit la poësie. C'est elle-même qui

nous l'apprend, vers la fin de sa première épître :

Escript au lieu segrect de ta maison
De Lynières, ou souvent oraison
Te presenta Katherine d'Amboyse
Que trouveras, au tems qui vient, courtoyse
Plus que jamais, moyennant tes appuys.

Depuis longtemps Philibert de Beaujeu avoit passé une transaction avec le duc de Bourbon, touchant la baronnie de Beaujeu, qu'il céda avec tous ses droits, moyennant une rente de quinze cents livres. Il mourut sans postérité, en 1541.

A cette époque, Catherine, devenue veuve pour la seconde fois,

étoit entrée dans la vieillesse. Elle convola néanmoins à de troisièmes noces. Elle fit alliance avec Louis de Clèves, comte d'Auxerre, fils d'Engilbert de Clèves et de Catherine de Bourbon-Vendôme. La mort brisa bientôt ces nouveaux liens. Louis de Clèves mourut en 1545. *Catherine d'Amboise mourut cinq ans après, en* 1550, *sans avoir eu d'enfants.*

Les poësies pieuses de Catherine d'Amboise méritent d'être connues, quoiqu'elles soient loin de la perfection. Elles sont propres à honorer sa mémoire, non-seulement à cause des religieuses intentions du

poëte, mais encore par plus d'un passage que ne désavoueroient pas les auteurs les mieux inspirés. Les épîtres de Catherine sont un monument précieux d'un siècle qui a élevé des monuments plus imposants et plus célèbres. Les amis de notre littérature liront avec plaisir le Chant Royal composé en l'honneur

De la Vierge ou toute grace abonde,
La plus belle qui jamais fut au monde.

Pour chanter dignement la Vierge, qu'elle appelle sa dame, maistresse et amie, *Catherine invoque le secours des Anges et des Muses. Par un mélange du sacré et du*

profane, dont la renaissance nous a laissé plus d'un exemple, elle s'adresse aux personnages les plus fameux de la Bible et de la Mythologie. Dans son enthousiasme elle s'écrie :

Viens, Apollo, jouer des chalumeaux ;

elle invoque Aurora, qui prélude aux beaux jours; Orpheus, pour sonner harpes et clarins ; *Amphion, si connu par des prodiges dus à l'harmonie de sa lyre. Elle continue :*

Viens, Royne Hester, preparée de joyaulx,
Venez, Judith, Rachel et Florimonde,
Accompagnez par honneurs spéciaulx
La plus belle qui jamais fut au monde.

Le manuscrit qui renferme les poësies de Catherine d'Amboise, est déposé à la Bibliothèque impériale, où il porte le nº 8,033 de l'ancien fonds françois. C'est un mince volume in-4º, relié en velours, de dix-huit feuillets non chiffrés; il est écrit sur vélin, à longues lignes, d'une bonne écriture du XVIe *siècle. Il contient les pièces suivantes :*

1º *Épistre à Jésus-Christ ;*
2º *Envoy à la Vierge Royale ;*
3º *Épistre à la Mère de Dieu ;*
4º *Chant Royal ;*
5º *Envoy ;*
6º *A mon bon Ange ;*
7º *Épistre ou Réponse de Jésus-Christ.*

Ce volume est orné de trois jolies miniatures. La première représente Catherine agenouillée devant un prie-Dieu : une suivante les mains jointes, est à genoux derrière elle. Un ange offre à Notre-Seigneur l'Épître de Catherine, qui semble prononcer ces vers :

C'est de la main non d'autre que de celle
Qui se maintient estre ta povre ancelle.

Le second tableau nous montre les mêmes personnages, dans une attitude semblable ; mais l'offrande est adressée à la sainte Vierge. Dans la troisième miniature, on voit Catherine à genoux sans prie-

Dieu : son livre, ouvert, est posé sur un placet devant elle. Un ange lui présente un anneau. Dans le ciel on aperçoit le Sauveur, assis au milieu d'une auréole, le globe à ses pieds. A droite, la Vierge Marie est en prière; à gauche, l'ange reçoit à genoux l'anneau, que nous le voyons plus bas remettre à Catherine. Cette scène s'explique ainsi :

O mon bon ange, tu soys le bien venu.
J'aperçoy bien, voyant le contenu,
Par cest anneau, de quoy present me fais,
Que de peché ne porte plus le fès.

Au bas des deux premières vignettes, on remarque les armoi-

ries de la maison d'Amboise : parti d'un léopard de sable grimpant, armé et lampassé de gueules en champ d'or; et de trois pals de gueules en champ d'or.

I

EPISTRE

A MON TRES DOULX, TRES GRACIEULX ET TRES DEBONNAIRE

SAUVEUR ET SEIGNEUR

IHESUCRIST

Long temps y a, prince tres gracieulx,
Que j'ay desir presenter a tes yeulx
Une requeste; ains je crains, pour tout voir,
Que ne veuillez la lire ou recepvoir;
Ce dont pourtant se meet a l'aventure
Ta povre serve, indigne creature,
Par ceste espistre construicte en douleurs,
Pleine d'ennuy, gemissemens, et pleurs

Que promptement par ce courrier t'envoye,
Lequel s'est mys, pour ceste affaire, en voye,
Et m'a promis que la verras de brief.
Et oultre plus que de mon mal tres grief
Auray confort ; mais helas! trop je doubte
Que ma requeste acceptes, somme toute,
Tant au moyen des faultes que j'ay faictes
Encontre toy, qui ne sont sattisfaictes,
Que pour la foy des loyalles amours
Que j'ay faulcée, employant mes faulz tours
Plus qu'inhumains contre ta seigneurie.
Las! tu m'avoys tant aymée et cherie,
Qu'impossible est a mondain amoureux,
Navré du dart d'amour tres vigoureux,
De tant aymer celle qui l'ayme aussi.
Ce pourpensant, ay le cueur tout transsi.

Or est il vray que ton Père eternel,
Et aussi toy, son filz substanciel,
M'avez formé tant l'ame que le corps

Par amoureux et gracieulx accords,
Sans que besoing vous eussiés de me faire
Et que de moy n'eussiés aucune affaire;
Mais seullement ton Père magnificque
Vouloit complaire a toy, son filz unicque.
Par la bonté de la tierce personne,
Qui de vous deux procède, et dont résonne
L'amoureulx bruyt et gracieulx usaige,
Fut acomply ce merveilleux ouvraige.

Lors pour mon corps nourrir en cestuy monde,
Tu me baillas la terre necte et monde,
Et comme mère, divers fruictz produysans,
Les eaux aussi qui me sont tres duysans;
Le clair souleil, lequel marche tousjours,
Pour mesurer et compasser mes jours,
Les moys, les ans; pour chacun fruict produyre
Par sa chaleur; la lune pour nous luyre,
Et esclarcir les tenebres nocturnes,
Le tout as faict en façons taciturnes.

Oultre as creés les quatre elemens,
Pour me donner vie et nourrissemens.

Apres mon ame de toy si fut parfaicte
A ton ymage, sur toustes pure et necte,
Pour une foys apres avoir vescu
En ce bas monde, et l'ennemy vaincu,
Jouyr de toy par amour eternelle,
En ta maison royalle et supernelle,
Ou l'on peult prendre, avoir et accepter
Tous ses plaisirs, sans ung en excepter.
Et pour regir tout cest acoustrement,
Me fut baillé memoire, entendement,
Et volunté par dispos deificque.
Semblablement une garde angelicque,
Qui est celuy qui l'epistre presente
Devant ton throsne. A toy seul la presente.

Mais, bon Ihesus, comme mal gracieuse
De tous ces biens fus soubdain oblieuse,

Pour le parler du faulx serpent lezart,
Je t'oubliés. En enssuyvant son art,
S'il me mena soubdain et par ma faulte,
A fol delict. Ma rigueur fut trop haulte :
Car par ce fus a vice abandonnée,
Comme la chair qui est aux bancz donnée,
Tant et si fort que moy tres malheureuse,
Je devins lors, par ort peché, lepreuse,
Hideuse a veoir en face, tres orrible,
Plus que nulle autre infaicte et corruptible.

Or m'en fut pis ; car je fus dejectée
Du lieu plaisant où fut ma demourée,
Mise en la terre et de paine et labeur,
Ou par long temps ay ploré ma douleur,
Au grant dangier de bestes devorables,
N'eussent esté tes regards secourables ;
Car non obstant que je t'eusse forfaict,
Comme j'ay dit, sans l'avoir sattisfaict,
Tu t'en allas proposer a ton Père

Le deshonneur, le mal et vitupère,
Ou j'habitoys, le priant doulcement
Qu'il eust pityé de mon rabessement.

Le consistoir sur ce fut assemblé,
Ou chacun dist ce que luy a semblé
Par oppinion, voullurent ordonner
Que vray pardon on me devoit donner;
Mais qu'il failloit pour ceste playe guerir,
Que de tes membres, il feust veu decourir
Ruisseau de sang, ou lavée ie seroye;
Car sans cela, jamais ne gueriroye.

O doulz Ihesus, tu fus si amyable
De moy, meschante et si tres pitoyable,
Que tu voullus de ton throsne descendre,
Et mortel corps pour l'amour de moy prendre.
Lors fus en croix cruellement pendu,
Percé de clouz, et ton cousté fendu,
Dont vint le sang, ouquel je fus lavée

Si nectement, que ma chair enclavée
D'infection, par ce sainct lavement
Fut nestoyée, et mise entierement
Hors de l'orreur, ou peché m'avoit mise.

Et quant je fus en mon estat remise,
Tu fus si bon, et si fort me prisas,
Que moy chestive pour espouse prise as,
En m'assignant douaire en ton empire
En te servant, et que vers toy me tyre,
Sans retyrer pour mon bien advenir.
Et moy pensant promesse te tenir,
Je te feys veu qu'ainsi je le feroye,
Et que jamais je ne t'offenseroye.
Que je n'ay fait cela, puis proferer,
De t'offencer n'ay voullu differer;
Mais ay voullu, dont je me dois mauldire,
Plus que devant choysir des maulz le pire,
Te delaisser par mespris et contempt,
Dont de moi dois estre tres mal content.

Consideré que tu m'as tant aymée,
Ne doy-je point estre de tous blasmée?
Ne doyvent point les astres et les cieulx
Me foudroyer en lacrimables lieux?

Hélas! pourquoy me nourris-tu, la terre?
Que ne me font tous les anges la guerre?
Et pourquoy tant en si grant appareil
Va m'esclairant le tres luysant souleil?
Que faict le feu, qui ne me brulle et art
De mon offence conduytte par faulx art?
L'air en gemit, et la mer en murmure.
Ne suy-je pas meschante creature,
D'avoir laissé l'amoureux si parfaict,
Pour en prendre ung hort, puant et infaict?
Voire qui quiert, en lieu de me bien faire,
Ma povre ame succómber et deffaire.
Las! c'est peché, cestuy la proprement,
Qui me trompa dès le commencement,
Qui me seduyt, la chose est averée,

Par quoy je fus par l'ange separée,
Et rejettée ès paradis terrestre,
Comme j'ay dict, où il faict si bel estre.

Las! ce n'estoit, quant bien je me recorde,
Le doulz espoir de ta misericorde,
De ta doulceur et grant benignité,
Veu que j'ay tant vers toy desmerité,
Plus ne vouldroys vivre avec les humains.
Je m'occiroys de mes tremblantes mains;
Je tacheroys villement me deffaire,
Pour a mon cueil putrefaict satisfaire.

Mais je sçay bien pour vray que prens plaisir
A ceulx, qui ont douleur et deplaisir
De leurs pechés, et s'en vont repentant,
O bon Ihesus, las! il m'en deplaist tant.
Tu voys mon cueur, et cognoys ma tristesse,
Et que bien sçay qu'a moy chose triste esse
D'avoir ainsi soubdain, a la vollée,

Ma foy vers toy follement violée.

Quant de cest cas et forfaict me souvient,
Comme transi mon cueur tout froit devient,
Recongnoissant ma faulte et mon offence,
Ou il n'y a replicque ny deffence ;
Ou envers toy je me puisse excuser ;
Mais au contraire il me fault accuser.
Ce que je fais par ceste espistre et lectre,
Te pourmectant de jamais ne commectre,
Mon seul Seigneur, et amy tres loyal,
En dit, ne faict, tour qui soit desloyal ;
Mais t'obeyr, comme ta chaste espouse.
Et le mien cueur qui maintenant repouse
Au souvenir des tres grans benefices,
Que tu m'as faict en lieu des mallefices,
A toy Ihesus, non a aultre le livre,
En protestant doresnavant de vivre
Tout a part moy, comme la tourterelle ;
Laquelle vyt toute seulle a part elle,

Quant son pareil elle a du tout perdu :
En attendant que le tribut rendu
Soit a la mort par moy, selon l'usaige
De cestuy monde et de l'humain lignaige.
Sans plus bailler mon cueur ailleurs qu'a toy.
Te suppliant avoir pitié de moy,
Et me donner par amour et par don,
De tous mes maulz et ordz pechés pardon :
En me gardant de plus y retourner,
Sans que jamais me puisse destourner ;
Mais te servir en ce monde fragille,
Si bien a point, que mon esprit agille
Tous les neuf cieulx si puisse parvoller,
Et purement aux nopces convoller,
Dont nous avons celebré fiansailles
Sur les saincts fons, et puis les espousailles
Se parferont en ton eternel estre,
Ou pour bien faictz je conclus enfin estre.

Escript au lieu segret de ta vision

De Lynières, ou souvent oraison
Te présenta Katherine d'Amboyse,
Que trouveras, au tems qui vient, courtoyse
Plus que jamais, moyennant tes appuys.
Te suppliant, autant que faire puys,
Pour ce que suis de supplier indigne,
Que mon bon ange, ta creature digne,
Soit despeché de par toy promptement.
Au cueur n'auray joye parfaictement
Que son retour n'aict faict a mon prouffit.
A tant fays fin, car pour l'eure il suffit.

C'est de la main non d'aultre que de celle
Qui se maintient estre ta povre ancelle.

KATHERINE D'AMBOYSE.

II

ENVOY A LA VIERGE ROYALE

Mère des Anges, ma maitresse et amye,
Du fond du cueur humblement te supplye
Une espistre que t'envoye recepvoir,
Acomplissant du dedans le vouloir.

III

EPISTRE

A LA MÈRE DE DIEU

LA VIERGE BENIGNE, MÈRE DE PAIX, PUCELLE DE CONCORDE

MON ADVOCATE, MA DAME, MAISTRESSE ET AMIE

Vierge Royal, des Anges l'outrepasse,
Plus radiant que rubbiz ne thopasse,
Ouseray-je bien la hardiesse emprendre
Te requerir, je doubte de mesprendre,
Veu les pechés et esnormes deslitz,
Qu'ay perpetrés encontre ton cher filz.
Las! je sçay bien qui faict au filz nuysance,
A la mère ne fait pas moindre offence.

Or est ainsi, pucelle de concorde,
Qu'envers cestuy Chef de misericorde
Ay grandement mesprins et sans esgard.
A pardon si ne veult avoir regard,
Si de pardon il n'use en mon endroict,
Je confesse que trop mieulx me vauldroit
En un abisme me jetter, pour tout veoir,
Si que jamais nul ne me peust veoir,
Comme proscripte de remission digne.
Mais prevoyant que toy, Vierge benigne,
Peulz apaiser de ton benoist filz l'yre,
Ay entreprins devers toy m'en affuyre.
Ay entreprins mon cas te raconter,
Tous mes forfaictz, sans ung en excepter.
Pour et affin que tu soys advocate
De l'ostinée et pecheresse ingrate,
Dont pour eschoir a te narrer mes faictz,
Mes ors pechez, sur tous aultres infaictz.

J'ay transgressé tous les commandemens

De ton cher filz, de cela je ne mens.
Pour abreger, aucun je n'en excepte,
Comme imprudente, a tout mal faire experte;
Et dys, en oultre, si j'eusse peu pys faire,
Plus qu'ostinée, remplie de mal affaire,
Eusse enssuyvy ma fasson inconstante,
Ma coustume orde, vicieuse et meschante.
Mon cas en brief pour l'eure je recite;
La raison est, une epistre ay escripte
A ton doulx filz, qui tost sera par voye.
Tu y verras au long toute la voye
De mes emprinses, et comme j'ay vescu
Jusques icy, sans plus long desbatu,
Lubricquement, autant qu'on sçauroit dire,
Dont a part moy je larmoye et soppire.

Il te plaira ladicte epistre veoir
Tout a loisir, amplement la prevoir
Devant ton filz, tu en as bien l'audace,
Pour et affin que de ta bonne grace

Icelle veue, si support me veulx faire,
Tu ayderas a mon excuse faire.
Toy presentant, a l'eure que livrée
Sera celle a ton filz deslivrée,
Me supportant affin que soit demise
Ma coulpe esnorme, et que je soye remise
Au vray sentier de salut meritoyre,
Et preservée d'enchoir au lieu scabraire,
Gouffre infernal, exempte de repos.

Mère de paix, tu entens mon pourpos,
Ma povreté et mon impacience.
Impetres moy, s'il te plaist, allegence.
Au lieu celie tu es cherie, aymée
Du Dieu des dieulx, sur toutes reclamée.
D'estre esconduitte bien sçay que tu n'as garde:
De me bien faire en cela ne retarde
Le Père, et Filz, et le sainct Esperit.
Je sçay de vray que chacun t'obeyt.
Ce que tu veulx parfaire en Paradis,

Tost est parfaict, et sans nuls contreditz.
Anges, Archanges, Throsnes, Principaultés,
Chacun enssuyt tes dignes voluntés.
Sainctz et Sainctes, toute la Ierarchye,
Par devant toy ung chacun s'humilye,
Comme raison le veult et si l'ordonne.

Pour ceste cause, Mère de Dieu tant bonne,
Je sçays assés que pour avoir appuys,
Remissions, certes mieulx je ne puys
Qu'a toy venir, ainsi comme j'ay faict.
Te plaise donc appaiser mon meffaict,
Te plaisant fort de mon amendement;
Je le t'assure sans doubte aucunement,
La promesse je t'en fays sur ma foy.
Et pour enseigne, en t'asseurant de moy
La partye noble, de mon corps la meilleur,
Je la t'envoye : c'est mon doloreux cueur,
Duquel feras, s'il te plaist, ung present
A ton cher filz, mon bon ange present,

Faisant tesmoing, qu'en voudra demander
Du bon vouloir que j'ay de m'amender.

Et de l'ennuy que te donne et la paine,
En ceste affaire, la povrette mondaine
Soit excusée, et le tout pardonné.
De ce te prie l'esprit abandonné
Sans ton secours, suppliant d'abondance
De pourchasser soubdaine deslivrance
A mon proffict, que ne voye mon message.
Et de retour le myen triste visage
Sera tousjours jecté en contre bas,
Comme esperdue, plaine de doubte, hélas!
De grans regretz et douleur vehemente,
Assise au pied du mur de longue attende.

Prens ceste charge, ma dame et ma maistresse,
A celle fin que tel dueil et tristesse
Gueres ne porte : tu en as le pouvoir :
Te plaise donc a cestuy cas pourvoir.

Et cela faict, mon ange retourné
D'indulgence fourny et atourné,
Jamais ne fut plus aise creature,
Plus consolée, ce pourpos je t'assure.

Quant de l'emprinse, ce n'est rien quant a toy:
Mais elle est grande, et de prix quant a moy.
Ce dont pourtant, quelque peur que je porte,
Je ne fais doubte que mon courrier n'aporte
Bonnes nouvelles; luy mesme me l'afferme,
M'ammonestant avoir mon esprit ferme
En esperance, et sans point desvyer;
Plus il m'a dit, que ne sçauroys nyer,
A procurer, de cela se tient seurs,
Misericorde pour les povres pecheurs.
O deffective, quant ce pourpos escoutte
Suis en emoy, et que bien je le gouste!
Non une goutte de joye ne respendent
Mes povres yeulx, ung millier en descendent
Tant nuyct que jour; prevoyant ce grant bien

A moy venir, j'ay si gaillard maintien,
Que si raison, hayneuse de desordre,
Ne conduysoit mon esperit par ordre,
Je me prendroys a dire la chanson
De moy aymée, aornée de plaisant son,
Ou il y a : a l'ombre d'ung buissonnet,
L'aurée d'une saullaye au matinet.

Non, de gayté mondaine qui chancelle
Ne chanteroys ; mais de spirituelle,
En contemplant ce mot de si hault pris :
Misericorde ou tous biens sont compris :
Misericorde dont maints fruicts sont venus,
Par son moyen en ce monde advenus.
Las! sans icel, sous le commun naufrage,
Estoit perdu le povre humain lignage.
Sans icelle, de cela je ne ment,
Chacun alloit a perte et dampnement.

N'ay je donc cause d'ung tel bien m'esjouyr :

Sans par tristesse me veoir esvanouyr,
Quant j'aperçoy que moy, povre esperdue,
Par ort peché je m'etoye perdue,
Sans l'ainée fille de mon Père et mon Dieu,
Misericorde, bien aymée en tout lieu.
Davantage tu es sa propre mère;
Sans toy ne peult ordonner ne rien faire.
Tu peulx le tout, a cela je me fye,
Que ma povre ame par toy sera fulcye.
Et colloquée, maulgré les contredictz,
La sus au ciel, avec les beneditz,
Ou est repos, et gloire invariable,
Felicité a tousjours permanable.

Qu'en toy je n'ay ma parfaicte esperance,
Et pour vray signe d'amour et souvenance
Je t'envoye ung petit chant royal,
De moy comprins en langaige rural,
Que recepvras, si te plaist, doulcement.
Si je ne touche de toy si haultement,

Qu'il t'apartient, excuse ta servante.
A ceste affaire trop plus qu'insuffisante.
Les saincts docteurs et orateurs ensemble,
Mesmes les cieulx ne saroient, ce me semble,
Toy hault louer a tant que peust suffire.
Cela je sçay, mais j'ay tousjours ouy dire :
Celuy qui faict son povoir, au surplus
De louenge ne doit estre forclus ;
Mais exalté en public de chacun,
Sans desdaigner, c'est proverbe commun.
Pour ceste cause et la raison preveue,
De Katherine d'Amboyse au vray congneue
D'ung franc voulloir, en toute humilité,
T'a bien voulu escrire ce traicté,
Comme le voys couché par inventoyre,
Te suppliant d'icelle avoir memoyre.

l ;

CHANT ROYAL

Anges, Throsnes et Dominations,
Principaultés, Archanges, Cherubins,
Inclinés vous aux basses regions,
Avec Vertus, Potestes, Seraphins.
Transvolités des haultz lieux cristalins,
Pour decorer la triumphante entrée,
La tres digne naissance adorée,
Le sainct concept par mistères tres haultz
De la Vierge, ou toute grace abonde,
Decretée par dictz imperiaulx :
La plus belle qui jamais fut au monde.

Faictes sermons et predications,
Carmes devotz, Cordeliers, Augustins.
Du sainct concept portés relacions,
Caldeyens, Hebrieux et Latins ;
Roumains chantés sur les montz palatins
Que Iouachim saincte Anne a rencontrée,
Et que par eulx nous est administrée
Ceste Vierge sanz amours conjugaulx,
Que Dieu crea de plaisance feconde,
Sanz poinct sentir vices originaulx,
La plus belle qui jamais fut au monde.

Ses honnestes belles receptions
D'ame et de corps aux beaux lieux intestins,
Ont transcendé toustes conceptions
Personnelles, par mistères divins.
Car pour nourrir Ihesus de ses doulx seins,
Dieu l'a tousjours sans macullo monstrée.

La desclairant par droit et loy oultrée :
Toute belle pour le tout beau des beaulx,
Toute clère, necte, pudicque et monde,
Toute pure par dessus tous vesseaulx,
La plus belle qui jamais fut au monde.

Muses, venés en jubilacions,
Et transmigrés vos ruisseaulx cristalins.
Viens, Aurora, par lucidations
En precursant les beaux jours matutins;
Viens, Orpheus, sonner harpe et clarins.
Viens, Amphion, de la belle contrée;
Viens, Musique, plaisamment acoustrée.
Viens, Royne Hester, preparée de joyaulx,
Venez, Judith, Rachel et Florimonde,
Acompagnés par honneurs speciaulx,
La plus belle qui jamais fut au monde.

Doulx zephirs, par sibillacions,
Sepmés partout roses et roumarins.
Nimphes, lessés vos inundations,
Lieux stigieulx, et caribdes marins;
Sonnés des chors, violes, tabourins.
Que ma maistresse, la Vierge honnorée,
Soit de chacun en tous lieux decorée.
Viens, Apolo, jouer des chalumeaux.
Sonne, Panna, si hault que tout redonde,
Collaudés tous en termes generaulx :
La plus belle qui jamais fut au monde.

ENVOY

Espritz devotz, fidelles et loyaulx,
En paradis beaux manoirs et chasteaulx,
Au plaisir Dieu, la Vierge pour nous fonde;
Ou la verrés en ses palais royaulx,
La plus belle qui jamais fut au monde.

FIS PAR MOY K. D'AMBOYSE.

VI

A MON BON ANGE

O mon bon Ange, tu soys le bien venu.
J'aperçoy bien, voyant le contenu,
Par cest anneau, de quoy present me fais,
Que de peché ne porte plus le fès.

EPISTRE

DE MON TRES PUISSANT SEIGNEUR ET SAUVEUR

IHESUSCRIST

Benignement j'ay receu ton registre,
Fondée en dueil ta pitoyable epistre,
Ou tu descrips, en toute humilité,
De ton esprit la grant legereté,
Tes pechés tous esperant t'amender,
Comme as voullu le m'escrire et mender.

Celluy pourpos de louenge est tres digne,
Et de salut le marc et le vray signe.

Mais que le fasse, sans rompre ta promesse,
Qui envers moy se doit, comme la messe,
Veritable estre, que pardevant n'as faict;
Dont tu pechas et commis grant forfaict
Par plusieurs foys, en ensuyvant tes pères,
Lesquels premiers commirent vitupères
Par transgresser mes injunctions et dictz,
Et avoir creu le serpent interdictz.

Ce non pourtant quelque offence qu'ayes faicte,
Tant vile sois, ordouse et putrefaicte,
Je ne sçauroys, ma fille de concorde,
Te refuser nommer misericorde.
Je ne pourroys desnier ta demande,
Posé qu'el soit, veu tes meffaictz, fort grande.
Moy mesme ay dit, or ma parolle est seure,
Mon Evangille l'afferme et je l'asseure,
Que a quelque heure que le pecheur dira
Du fond du cueur peccavi, *s'oublira*
Le sien delict, et recepvra pardon.

Je l'ay conclus et octroyé par don.

Doncques, ma fille, cela que j'ay predict,
Promis jadis, y mectre contredict
Je ne sçauroy, sans estre veu injuste,
Et tu sçais bien que Dieu fut et est juste.
Par quoy ne puis refuser ta requeste;
Et m'eusses-tu autant faict de moleste
Que fist Judas, et tous aultres pecheurs
Depuis Adam, envers moy transgresseurs.
Davantage tu as esleu ma mère
Pour advocate, et guyder ton affaire.
Tu es prudente, car de riens l'escondire
Je ne pourroye: Royne est de mon empire,
Ayant puissance, icelle que je l'ay.
Impossible est luy faire aulcun delay
De rien qui soit, à son vueil et desir;
Mais justement parfaire son plaisir.
Sa volunté, sans y penser desdict
Chose au contraire, rien luy est interdict.

Plus m'a baillé et presenté ton cueur;
Lequel me donnes; tu ne pourroys meilleur
Choisir pour garde que moy, je le t'asseure.
Icelluy prens, te recepvant en l'heure
Pour mon espouse et dame par amours.
Ainsi pensant que jamais lâches tours
Ne me feras. A cela je me range.
Plus que de moy tu ne feras eschange,
Ainsi que font plusieurs aultres mondaines,
En promesses volages et soubdaines.
Constante et forte te maintiendras et ferme.
Ainsi ma mère le m'a dit et l'afferme,
Faisant pour toy le veu et la promesse
Dont pour monstrer que j'ayme la simplesse,
L'humilité de toute creature,
Pour commencer d'amour la conjecture,
L'anneau de paix et de remission
Tenvoye la bas, veue ton intencion.
Tu le garderas pour et en souvenir
De ton espoux, bien t'en pourra advenir.

Ton cueur, lequel tu m'as icy transmys,
Au rang sera de mes parfaicts amys,
Mys et posé en ung repositoyre
Celestiel, divin, triumphatoyre,
Ou d'ennemys il n'aura jamais garde.
Icelluy prens en main et saulvegarde.
Pour recompense, tous vices et pechés
Que jusques cy t'ont voullu empechés,
Faisant lesser mon chemin vertueulx,
Le tout efface, et encor plus je veulx,
Si envieulx te demendoit par voye
Qui t'a baillé l'anneau que je t'envoye,
Pour quel faveur icelluy tu comportes,
Dy leur tout hault que Cil pour qui le portes
Est acomply et plain d'honnesteté,
Le parangon de toute humilité,
Le beau des beaux, le meilleur des meilleurs,
Riche et puissant prince de tous seigneurs.
Plus, si d'amour il te vouloit blasmer,
Fay leur responce que suis digne d'aymer.

Et que l'anneau pourteras dans ton doy,
En despit d'eulx et pour l'amour de moy.
Et ne te chaille d'injure qu'on te dye,
Si de toy sont en folle jalousye.
Ne plus ne moinz, lesse tout descouller.
On ne scauroit garder foulz de parler.
Persevère tousjours de mieulx en mieulx
Ung vray aymant a tousjours envieulx,
Note ce poinct. Je seray ton garant,
En tous tes faictz aydable et secourant.
Mès que tu soys juste en ton maintenir.
Ceulx du jourd'uy promectent sans tenir.
Ne soys icelle, car c'est ruse evidente,
De mocquerie et voysine et parente.

Ayes esgard doncques dorenavant
A ton espoux, qui tant benignement
T'a recueillye de charité emprins,
Veu qu'envers luy avoys commis mesprins.
Je ne dys pas ces motz pour t'irriter,

Quelque chose que vueille interpreter.
L'acord est faict, et le pardon donné,
De toy et moy signé et ordonné.

Ce que te mande n'est que pour t'advertir
Que tu ne soys si prompte a divertir,
Qu'aultre foys fus; oultre je te conseille,
Ainsi qu'amant pour son amye veille,
Qu'au temps qui veint ne te monstres estrange
Au gardien de toy, c'est ton bon ange.
Si son conseil eusses voullu ensuyvre,
Le monde immonde qui mainct esprit enyvre,
Ne t'eut deceue, la chair, aussi le dyable,
Note ce dit, qui n'est songe, ne fable,
Iceulx t'ont faict delesser esquieté,
Pour obeyr a sensualité,
Sont eschauguectes, et larrons infernaulx,
Faicts et domptez pour induyre a tous maulx.
Tu as suyvy leur infamie et bende
Par moult de temps, dont tu devoys la mende

A moy ton Dieu, qui t'eus voullu contraindre
Faire payement sans espargner ou faindre,
Qu'eusses tu faict, povrette creature?
Ton corps et ame alloit a l'aventure.

Contemple donc la charité profonde
De ton amy, le bien en luy abonde.
Que si vouloit les pecheurs condempner,
Sentence juste sur iceulx ordonner,
Tout aussi tost qu'ilz ont commis offence,
Le povre monde yroit en descadence,
Et deffauldroit, entens-tu bien ce dicte,
Grant besoing est que tu soye exercite
Aux deffectifz estre doulx et propice,
Non pas user de rigueur de justice,
Comme piteulx de leur paine les tyre,
Par devers moy en doulceur les retyre.
Aucunes foys par tribulation
Je les esprouve et par temptation.

Par ces deux poinctz retourne le pecheur

A recongnoistre son Dieu et créateur.
Ce non pourtant ne vouldroye ordonner
Temptacion aucunement donner
Que l'on ne puisse porter et sostenir.
A toy sur tous en peult se souvenir :
Temptacion, contemple bien mes dicts,
Est le sentier qui meyne en paradis.
Temptacion faict a cueur retourner,
Bon gré mal gré le pecheur destourner.
Temptacion qui faict crier : hélas!
Faict plus de bien a la fin que soulas.
Mais que pacience conduyse en bon espoir,
Le desvoir esvitant desespoir.

Ces troys pirates que j'ay devant nommés
Larrons, faulsaires, pour bien les blassonnés,
Ils sont là bas pour servir de telz mectz.
Pour ce, ma mye, garde leur entremectz.
Le monde est prompt promettre sans tenir.
Par ses promesses mainct en a faict venir

A perdition, usant de menterie.
Proumect a tous esperance de vie,
Longue et certaine; mais quant la mort survient,
De ses promesses pour vray ne luy souvient,
En delaissant, comme cault et rusé,
Tous ceulx qu'il a par promesse abusé.

Davantage la chair ne faict pas moins;
Et puys le dyable des deux frères germains,
Cil tient la peaultre du navyre infernal,
Le conduysant comme grant gouvernal;
Voir de tel sorte que si la creature
Ne se retire de soubz la couverture
De ma passion douloureuse et acerbe,
A grande paine, note bien ce proverbe,
S'absentera de ces larrons predicts,
Que n'en reçoipve dix mille contredictz.

Saulveté aultre ne veuilles enchercher
Que mon cousté, vien toy dedans cacher.

Prou large il est et au long parfendu,
Pour tous pecheurs amplement estendu
Voire et sans doubte aulcun ennemy ne faire
Approchés vous, en moy vueillant complaire
Courés, trottés avec mesure et ordre,
A haulte voix criés misericorde
Juste le fust de mes tres sainctes armes,
C'est de ma croix, ou receus les alarmes
De mort mordant, qui sur moy eut vigueur
Pour leur venir a vous aultres meilleur

Ainsi le fist Maria Magdalaine,
Semblablement la bonne Egyptienne,
Qui au plustost que ma croix embrasser
Eurent, ensemble estachè leur pensée,
La chair, le monde, en cas pareil le dyable,
Lesard infaict, puant, abhominable,
Ilz ne craignyrent telle secte mauldicte,
Considerant qu'el estoit interdicte
Pour la poursuyte de mon empyre saincte

O mon espouse, o ma mye, et sans faincte
Je t'avertis, tout ainsi que doit faire
Le bon amy, garde de te deffaire
Et corrumpre la foy que m'as promise.
As de par moy entendu la divise
Des troys faulsaires qui font certainement
Mainte povre ame aller a dampnement :
Croy le conseil de ton loyal espoux,
Non pas d'iceulx, et tu auras repoux
Avecques moy, en mon palais Royal,
Auquel jamais n'entre cueur desloyal.
Celuy est dit le manoir d'oraison,
Ou Charité et ma fille Raison
Ont audience, gouvernes toy par eulx
Et les enssuys; il t'en adviendra mieulx.
Qui est la fin du Dicte que t'envoye,
Prenant congé, a tant que je te voye.

Fin par moy K. D'AMBOYSE.

Tours. — Impr. Mame.

Les Publications de la Société des Bibliophiles de Touraine se trouvent aussi

A PARIS

CHEZ AUG. FONTAINE, LIBRAIRE

PASSAGE DES PANORAMAS, 35